Chapitre I
Il était une fois

En haut d'Hamelin, à la tête de la ville, il y avait le bourgmestre. C'était un homme mûri par les années et enflé par la bonne chère. Il savait du latin. On trouvait abondance de florins en ses coffres. Il était fort bien né et fortuné.

En bas d'Hamelin, sur le pavé, il y avait Mirella. Point n'est besoin de faire son portrait. Revoyez la description du bourgmestre, retournez-la sur l'envers : tout l'opposé, voilà Mirella.

Ce matin-là, le bourgmestre se leva sur une idée bien étonnante et intrépide : il allait se faire beau. Il entendait se pimplocher à ravir, pour paraître à son avantage lors du festin qu'il donnerait au soir en son logis. On ferait bonne ripaille en l'honneur de sainte Aldegonde, la patronne des veuves et des bidets. Le vin gouleyant coulerait à flots, et aux

poulardes succéderaient les pâtés de cerfs, porcelets et chevrettes rôties.

Ce même matin, Mirella arrêta une résolution tout aussi ambitieuse : elle allait se faire discrète et servile. Elle entendait ployer le col, s'effacer, pour échapper aux regards convoiteux et aux mains insistantes, et survivre ce jour encore à Hamelin.

Tous deux ignoraient à quel point leur souhait serait difficile à satisfaire.

Par respect envers son rang, commençons avec le bourgmestre. Dans tout le Saint Empire, seuls cinq Germains avaient l'heur de posséder un véritable miroir. Le bourgmestre était l'un d'eux. (Le restant des habitants, s'il leur prenait l'envie de mirer leur joli minois, devait plisser les yeux et observer leur reflet légèrement déformé sur la surface d'une plaque de métal poli.)

Le bourgmestre avait acheté le miroir à un pied-poudreux, un colporteur qui rentrait de Constantinople. Moyennant mille florins sonnants et trébuchants, il était devenu le propriétaire de cet objet sans doute magique. C'était un petit boîtier d'argent, à l'intérieur duquel était enchâssée une plaque de verre recouverte d'une couche d'étain et de mercure. Lorsqu'on faisait glisser le couvercle, un charmement

opérait : on découvrait son visage avec autant de netteté que lorsqu'on mire son voisin à bout de nez.

Ce qui n'avait pas que des avantages.

Le bourgmestre se pencha au-dessus du miroir et recula sur-le-champ. Du fond de la boîte, le Diable en personne le contemplait. Car qui d'autre que le Démon aurait une face aussi repoussante ?

Le bourgmestre tira la langue. Sitôt, le Diable montra une langue épaisse, grise et grenue. Il vint à l'entendement du bourgmestre que c'était son visage qu'il apercevait là, et non celui d'une créature de l'enfer.

Cette peau graisseuse, ornée de pustules suintantes, était sienne. Lui appartenait ce crâne qui rappelait les paysages rocailleux du Sud : une couche sableuse et jaunâtre, d'où jaillissaient qui-ci, qui-là, quelques buissons de cheveux luisants.

Sa denture anarchique avait une couleur inattendue, vert foncé virant au noir. Le bourgmestre gratta son incisive du bout de l'ongle. Sous la croûte brune, l'émail jauni apparut.

– Ma mie ! Ma mie ! Las ! À l'aide !

À ces criements, sa dame abandonna prestement son ouvrage et courut, toutes jupes relevées, au secours de son mari.

Elle le trouva en grand déconfort et pâtiment, levant les bras au ciel et jurant par le sang-Dieu que nul sur terre n'avait plus grande laidure que lui. Elle fit de son mieux pour le conforter. Elle lui assura qu'il avait l'air très digne. Le bourgmestre continuait à se marteler la poitrine.

– Maudite soit l'heure que je me vis ! s'écria-t-il.

Après lui avoir maintes fois répété qu'elle lui trouvait une allure fort respectable, à la parfin, sa dame se risqua à suggérer :

– Pourquoi ne pas prendre ce jour d'hui votre lavement annuel ?

Le bourgmestre envisagea cette proposition, qui lui parut bonne.

Il passa la porte de sa chambre. Dans la grande salle à manger, en préparation des festivités, la valetaille s'affairait, sortant la table et les bancs, et posant au sol de terre battue une bonne paille fraîche embaumée de pétales de fleurs. Le bourgmestre quitta son logis, une grande demeure en bel appareillage de brique et de pierre, avec une ouverture en encorbellement, par laquelle il contemplait les habitants de sa ville.

Sa maison était commodément sise devers le beffroi, la prison et la grand-place. Il contourna l'estrade,

sur laquelle on dansait les jours de fête, et où l'on pendait les marauds le reste de l'année. Enfin, il arriva à l'étuve.

L'étuveur l'accueillit avec moult courbettes et le conduisit à travers les bains publics. Il l'invita à prendre place sur un fauteuil. Aussitôt, trois barbiers se mirent à l'accommoder. Le premier passa le fusequoi entre les gencives du bourgmestre et farfouilla entre les dix-huit dents qu'il lui restait. Le deuxième avait la noble tâche de lui curer longuement les ongles avec une furgette. Le troisième lui purgea les oreilles à l'aide d'une escurette. Il débourba et babichonna tous les couloirs, canaux et recoins des seigneuriales oreilles. Lors de cette opération, il recueillit près d'un boisseau de belle cire jaune.

Après ces menues papouilles, l'étuveur aida le bourgmestre à ôter son surcot, qui était de bonne et vive étoffe. Il le dépouilla de sa chemise et de ses chausses. Puis il se dirigea vers une haute cuve. Le bourgmestre suivit en dodelinant du ventre et du croupion. Il était petit, mais charnu : il compensait la courtesse de ses membres par la largeur de son buste.

– L'eau est de douce et moyenne chaleur, messire, dit l'étuveur en s'inclinant. Des garces mignottes